

« Enfin, on vit s'avancer l'escorte du jeune roi. Quatre cents archers, parmi lesquels cent Écossais, bordaient la haie autour de Charles VIII; deux cents chevaliers français, choisis dans les plus illustres familles, marchaient à pied à côté de ce prince; ils portaient sur leurs épaules des masses d'armes de fer fort pesantes. Tous les yeux cherchaient Charles VIII; il parut enfin. Les cardinaux Ascagne Sforza et Julien de la Rovere (qui fut depuis Jules II) marchaient à côté du roi; les cardinaux Colonna et Savelli le suivaient immédiatement, une foule de seigneurs français venait ensuite.

« A peine le roi passé, un bruit sourd et étrange captiva l'attention de la foule. Elle vit avec étonnement trente-six canons de bronze trainés par de forts chevaux; la longueur de ces canons était de huit pieds, et les boulets qu'ils lançaient gros comme la tête d'un homme; on estima que chaque canon devait peser six mille livres. Après les canons venaient des coulevrines longues de seize pieds, puis des fauconneaux qui lançaient des balles de la grosseur d'une noix. Les affûts étaient formés (comme aujourd'hui) de deux pesantes pièces de bois unies par des traverses, et portées par deux roues auxquelles on en joignait deux autres qui formaient un avant-train et que l'on séparait de la pièce en la mettant en batterie.

« Comme il a été dit, l'avant-garde de Charles VIII avait commencé à passer la porte du Peuple à trois heures après-midi; quand vers les quatre heures et demie la nuit fut venue, la marche continua à la lueur des torches et des flambeaux, qui, en éclairant les armes brillantes des soldats, leur donnaient quelque chose de plus imposant encore. L'armée française ne cessa de défilier qu'à neuf heures. Le jeune roi se logea avec son artillerie au palais de Venise. »

Après le récit de Philippe, nous avons raisonné. Sans doute cette expédition fut une folie; elle ne fut *utile* à personne,

mais elle fut *belle*. C'est parce qu'il fut, sans s'en douter, un *artiste*, que nous avons répété si souvent aujourd'hui le nom de Charles VIII.

Les guerres de Napoléon ont été extrêmement *belles* et un peu *utiles*. De là leur réputation, qui durera des milliers d'années. La vieillesse de ceux d'entre nous qui ont vu la retraite de Moscou ne sera pas ridicule: elle sera protégée par ce grand souvenir, qui dès 1850 commencera à devenir héroïque.

Ce soir, délicieux *opera-buffa*, la *Contessa di Colle Ombroso*, divinement chanté par la Liparini. Nous nous promenons dans les rues de Rome, vers les une heure, chant délicieux et retentissant des rossignols que le peuple élève dans des cages.

4 juillet. — Nous avons passé la journée dans la célèbre basilique de Saint-Paul hors des murs. On croit que Constantin la fit bâtir sur une partie du cimetière où, après son martyre, saint Paul avait été enterré. En 386, les empereurs Valentinien II et Théodose ordonnèrent la reconstruction de cette basilique sur un plan beaucoup plus vaste. Elle fut achevée par Honorius; plusieurs papes l'ont restaurée et ornée.

Parmi les basiliques dont les nefs sont séparées par des colonnes, aucune peut-être n'était plus majestueuse et plus chrétienne avant le fatal incendie du 15 juillet 1825. Maintenant rien n'est plus beau, plus pittoresque, plus triste que l'affreux désordre produit par le feu; la chaleur des flammes, qui furent alimentées par les énormes poutres qui soutenaient le toit, a fait éclater du haut en bas la plupart des colonnes.

Pendant les vingt années qui ont précédé l'incendie, j'ai vu Saint-Paul tel que les richesses de tous les rois de la terre ne pourraient le rétablir. Le siècle des budgets et de la liberté ne peut plus être celui des beaux-arts; une route en fer, un dé-

pôt de mendicité, valent cent fois mieux que Saint-Paul. A la vérité, ces objets si utiles ne donnent pas la sensation *au beau*, d'où je conclus que la liberté est ennemie des beaux-arts. Le citoyen de New-York *n'a pas le temps de sentir le beau*, mais souvent il en a la prétention. Toute prétention n'est-elle pas une source de colère et de malheur? Vous voyez un *mouvement pénible* mis à la place de la sensation du beau, ce qui n'empêche pas la liberté de valoir mieux que toutes les basiliques du monde. Mais je ne veux flatter personne.

Autrefois, en entrant à Saint-Paul, on se trouvait comme au milieu d'une forêt de colonnes magnifiques; on en comptait cent trente-deux, toutes antiques : Dieu sait combien de temples païens avaient été déshonorés pour construire cette église! (Achetez dans le Corso le *plan* et la vue intérieure de Saint-Paul; prix : deux *paules*.) Quatre lignes de vingt colonnes chacune partageaient l'église en cinq nefs. Parmi les quarante colonnes de la nef du milieu, vingt-quatre, qui étaient d'ordre corinthien et d'un seul bloc de marbre violet, furent enlevées au mausolée d'Adrien (maintenant château Saint-Ange).

Combien ne vaudrait-il pas mieux pour nos plaisirs, en 1829, que ces colonnes fussent restées au mausolée d'Adrien, qui serait la plus belle ruine du monde! Mais il ne faut pas accuser de sottise l'opinion publique de l'an 390; elle ne cherchait pas la même sensation que nous; alors la chose qui passait avant tout, aux yeux d'hommes passionnés pour une religion si longtemps en horreur aux puissants de la terre, c'était de bien orner une église. Depuis plusieurs siècles, le sentiment de la *sécurité* avait disparu du milieu de la société des chrétiens, et tous les jours l'on avait moins songé aux choses seulement agréables.

Ce qui rappelait surtout les premiers siècles de l'Église et

donnait autrefois à Saint-Paul l'air éminemment chrétien, c'est-à-dire sévère et malheureux, c'était l'absence de plafond; le voyageur apercevait au-dessus de sa tête les grosses poutres formant la toiture; elles n'étaient cachées ni déguisées par rien. Il y a loin de là aux lambris dorés de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Pierre. Le pavé de Saint-Paul hors des murs était formé de fragments irréguliers arrachés à d'antiques monuments de marbre.

Dès l'entrée dans l'église, l'œil était frappé par la grande mosaïque à personnages gigantesques qu'on apercevait derrière l'autel par delà cette forêt de colonnes; elle servait comme d'inscription à tout ce qui était à l'entour, et nommait à l'âme le sentiment qui la troublait. Les proportions colossales des vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse* et des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui entourent Jésus-Christ, équivalaient à ces mots : *terreur et enfer éternel*. Cette mosaïque est de l'année 440.

On entre dans cette basilique par trois grandes portes. Pantaléon Castelli, consul romain, fit faire à Constantinople, en 1070, la grande porte de bronze; elle a été fondue en partie dans l'incendie de 1823.

Cette église conserve plusieurs vestiges des premiers temps du christianisme. Le grand autel est placé, comme celui de Saint-Pierre, à une grande distance du mur de la tribune (ou du fond de l'église). Le chœur, où les prêtres s'asseyaient près de cet autel, est caché aux yeux des fidèles par un mur percé de cinq ouvertures : la principale en face du maître-autel, et les autres à l'extrémité des quatre nefs latérales. Ces nefs sont formées par les quatre rangs de colonnes et par les murs de côté de la basilique. On retrouve à Saint-Paul le vestibule extérieur où s'arrêtaient les fidèles auxquels l'état de leur conscience interdisait l'entrée de l'église.

Quelque chose de mystérieux s'est lié dans l'esprit des Romains à l'incendie de Saint-Paul, et les gens à imagination de ce pays en parlent avec ce sombre plaisir qui tient à la mélancolie, ce sentiment si rare en Italie et si fréquent en Allemagne. Dans la grande nef, sur le mur, au-dessus des colonnes, se trouvait la longue suite des portraits de tous les papes, et le peuple de Rome voyait avec inquiétude qu'il n'y avait plus de place pour le portrait du successeur de Pie VII. De là les bruits de la suppression du saint-siège. Le vénérable pontife, qui était presque un martyr aux yeux de ses sujets, touchait à ses derniers moments lorsqu'arriva l'incendie de Saint-Paul. Il eut lieu dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823; cette même nuit, le pape, presque mourant, fut agité par un songe qui lui présentait sans cesse un grand malheur arrivé à l'église de Rome. Il s'éveilla en sursaut plusieurs fois, et demanda s'il n'était rien arrivé de nouveau. Le lendemain, pour ne pas aggraver son état, on lui cacha l'incendie, et il est mort peu après sans l'avoir jamais su.

Quelques anciens auteurs prétendent que des cèdres furent envoyés du mont Liban pour la toiture de Saint-Paul. Le 15 juillet 1823, de malheureux ouvriers qui travaillaient à la couverture en plomb soutenue par ces poutres, y mirent le feu avec le réchaud qui servait pour leur travail. Ces pièces de bois énormes, desséchées depuis tant de siècles par un soleil ardent, tombant enflammées entre les colonnes, formèrent un foyer destructeur dont la chaleur les a fait éclater dans tous les sens. Ainsi cessa d'exister la basilique la plus ancienne non-seulement de Rome, mais de la chrétienté tout entière. Elle avait duré quinze siècles. Lord Byron prétend, mais à tort, qu'une religion ne dure que deux mille ans.

On fit jadis deux parts des reliques de saint Pierre et de saint Paul. L'une est gardée sous le maître-autel de saint Paul;

l'autre est à saint Pierre, et les têtes des deux apôtres sont à Saint-Jean-de-Latran.

Léon XII a entrepris de reconstruire Saint-Paul. Quelques phrases pleines d'emphase placées dans le journal officiel de Cracas nous apprennent de temps à autre que l'on a fait venir pour Saint-Paul une colonne de marbre de la carrière qui est sur le lac Majeur, près des îles Borromées, en Lombardie. Ces colonnes sont embarquées sur le fameux canal du Milanais, perfectionné par Léonard de Vinci. Elles arrivent à Venise, font le tour de l'Italie, et le Tibre les transporte à quelques centaines de pas de Saint-Paul. Après un siècle ou deux d'efforts inutiles, on renoncera au projet de refaire cette église, qui est d'ailleurs tout à fait inutile.

L'intérieur de cette basilique, dont le plan général forme un carré long, a deux cent quarante pieds de longueur, sans y comprendre la *tribune* (la partie circulaire du fond de l'église), et cent trente-huit pieds de large.

Depuis un an, il est de mode de prétendre que les vingt-quatre colonnes de marbre violet provenaient de la basilique *Emilia*, dans le Forum. On s'appuie d'un passage de Plin l'Ancien et de quelques vers de Stace. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces colonnes étaient d'ordre corinthien, cannelées aux deux tiers, et avaient trente-six pieds de haut et onze de circonférence. Les autres colonnes étaient de marbre de Paros. Les deux immenses colonnes de marbre salin qui soutenaient le grand arc de la *tribune* avaient quinze pieds de circonférence et quarante-deux de hauteur. Le feu les a fendues du haut en bas. Ces immenses fragments laissent un souvenir durable et triste. Pourquoi ne le dirais-je pas? A Saint-Paul, nous étions de vrais chrétiens.

Il me semble que l'œil admire avec bien plus de difficulté ces colonnes des temples de la Sicile que l'on a fabriquées à

l'aide d'une quantité de petits blocs circulaires, disposés les uns au-dessus des autres comme une pile de dames au jeu de tric-trac; tandis qu'on est frappé de respect à la vue d'une colonne d'un seul bloc de marbre ou de granit. Quelque chose rappelle l'idée d'*imitation impuissante* dans les colonnes formées d'un assemblage de petites tranches de pierre, comme celles de la Madeleine, à Paris. Mais nous ne pouvons pas faire autrement, et j'aime mieux une colonne ainsi faite que pas de colonne du tout.

L'une des sources du plaisir que donne un grand monument d'architecture est peut-être le sentiment de la *puissance* qui a créé. Or, rien n'est destructif de l'idée de puissance comme la vue d'une imitation restée imparfaite, faute de richesse. Certainement la France ou l'Europe ont des carrières à l'aide desquelles on eût pu former les colonnes de la Madeleine de deux ou de trois blocs seulement; on ne l'a pas fait parce que cela eût été trop cher: imitation impuissante. L'architecture va devenir de plus en plus impossible ailleurs qu'en Russie, où le czar peut faire travailler dix mille esclaves à un monument.

Les colonnes de l'église de Saint-François-de-Paule (à Naples, vis-à-vis le palais du roi) sont de trois morceaux de marbre. Ce Saint-François, écrasé par les maisons voisines, n'est qu'une copie du Panthéon de Rome et de la colonnade de Saint-Pierre réunis par un architecte sans génie; mais ses colonnes, prises isolément, sont les plus belles du dix-neuvième siècle.

Ce qui augmentait l'impression de tristesse profonde et sans espoir que l'on trouvait à Saint-Paul hors des murs, c'est que le chapiteau de chaque colonne était séparé du chapiteau voisin par un arc et non pas par une ligne droite comme dans les monuments grecs et le temple de la Madeleine. Au-dessus de ces arcs, la longue rangée des portraits des papes contribuait

encore à l'apparence profondément catholique de cette basilique. Les physionomies qu'on a données à plusieurs papes rappellent les rigueurs salutaires de la Saint-Barthélemy et de l'inquisition<sup>1</sup>.

Saint Léon le Grand fit faire ces portraits depuis saint Pierre jusqu'à lui (440). Cette collection fut continuée par les ordres du pape saint Symmaque, en 498. Benoît XIV, Lambertini, fit restaurer les portraits anciens et ajouter ceux des papes qui l'avaient précédé. Pie VII, qui était le deux cent cinquante-cinquième pape, avait fait compléter cette collection.

Je visitai Saint-Paul le lendemain de l'incendie. J'y trouvai une beauté sévère et une *empreinte de malheur* telle que dans les beaux-arts la seule musique de Mozart peut en donner l'idée. Tout retraçait l'horreur et le désordre de ce malheureux événement; l'église était encombrée de poutres noires fumantes et à demi brûlées; de grands fragments de colonnes fendues de haut en bas menaçaient de tomber au moindre ébranlement. Les Romains qui remplissaient l'église étaient consternés.

C'est un des beaux spectacles que j'aie jamais vus; cela seul valait le voyage de Rome en 1823 et dédommageait de toutes les insolences des agents du pouvoir. « Ces hommes bas et injustes, se disait le pauvre voyageur, ne peuvent pas jouir de ces spectacles sublimes; ils n'ont pas l'âme qu'il faut pour cela; et d'ailleurs ils auraient peur qu'un assassin ne se cachât derrière les fragments de quelque colonne. »

<sup>1</sup> Voir les brefs originaux de quelques-uns de ces papes dans l'*Histoire de l'Inquisition*, par le chanoine Llorente. Ce pauvre homme, chassé de France au milieu d'un hiver rigoureux, est mort de froid et de misère sur la route de Madrid. S'il eût écrit dans un sens contraire, il eût été évêque; son persécuteur est le cardinal Macchi. Avis aux lecteurs d'histoire.

Ce fut saint Léon le Grand qui fit faire la grande mosaïque du fond de l'église en 440; elle a été peu endommagée par l'incendie.

Il en est de même de l'autel, remarquable surtout parce qu'il est orné d'un baldaquin terminé par un ornement gothique.

Il faut voir le cloître voisin, construit en 1220. Saint-Paul n'a aucune apparence extérieure, et l'air des environs est si malsain, que les moines qui desservent cette église sont obligés de l'abandonner chaque année dès le mois de mai. Les cinq ou six malheureux qu'on y laisse ont toujours la fièvre.

— Au retour, nous avons vu la pyramide de Cestius et le mont Testaccio.

5 juillet 1828. — Notre manière d'être à l'égard de Rome est tout à fait changée; si j'ose le dire, nous éprouvons une sorte de passion pour cette ville célèbre; aucun détail n'est trop sévère ou trop minutieux pour nous. Nous ayons soif de tout ce qui appartient à l'objet que nous examinons.

Il y a six mois que nos compagnes de voyage n'eussent pas voulu s'arrêter une heure dans Saint-Jean-de-Latran. Nous y sommes arrivés ce matin à neuf heures et n'en sommes sortis qu'à cinq. Notre examen n'a été interrompu que pendant quelques instants que nous avons passés à la villa Altieri, non pas celle des *Mystères d'Udolphe*. Sous les grands arbres de la villa Altieri, voisine de Saint-Jean-de-Latran, on avait préparé un déjeuner frugal.

Saint-Jean-de-Latran est la première église du monde, *Eccliesiarum urbis et orbis mater et caput*; elle est le siège du souverain pontife comme évêque de Rome. Le pape, après son exaltation, vient ici pour en prendre possession. (C'est la cérémonie du *possesso*.)

Ce fut en 324 que Constantin bâtit cette basilique dans son propre palais, qu'il céda ensuite aux souverains pontifes. Ils l'habitèrent pendant leurs séjours à Rome jusqu'à Grégoire XI (1370), qui reporta à Rome le saint-siège établi dans Avignon. Ce pape fut le dernier des sept papes français. Si les rois de France avaient eu la force et la prévoyance nécessaires pour fixer les papes sur les bords du Rhône, notre pays eût évité toutes ces disputes spirituelles dont l'année 1828 voit encore un exemple. Quand on apprit au cardinal Rubens l'élection du premier pape français (Clément V, archevêque de Bordeaux), il s'écria devant son voisin le cardinal Napoléon Orsini : « *Hodie fecisti caput mundi de gente sine capite*. — Vous avez choisi la tête du monde parmi un peuple qui n'a pas de tête. » Clément V ne méritait pas ce reproche. A peine fut-il pape (1305), qu'il créa douze cardinaux gascons ou français. Ceux-ci ne manquèrent pas de mépriser les cardinaux italiens, qui bientôt furent en minorité.

Si M. de Metternich peut obtenir un pape lombard ou autrichien, nous verrons un spectacle semblable. Pétrarque, témoin oculaire, a décrit dans plusieurs lettres les mœurs de cette cour d'Avignon; je les recommande au lecteur. Malheureusement, Pétrarque, semblable en tout à un auteur du dix-neuvième siècle, veut écrire noblement et craint de s'avilir en donnant des détails. Le lecteur peut chercher la seizième lettre *sine titulo*, pages 727-731. Il y trouvera l'histoire d'un cardinal bègue qui se couvre de son chapeau rouge dans une singulière circonstance.

La basilique de Saint-Jean-de-Latran fut brûlée en 1508; Clément V, qui résidait à Avignon, envoya de grandes sommes, et on rétablit avec magnificence tout ce qu'avait détruit l'incendie.

Grégoire XI ouvrit la porte du Nord; Martin V fit la façade,

ornée plus tard par Eugène IV et Alexandre VI; Pie IV fit exécuter le beau sofite doré; Sixte V décora la façade latérale, dont le double portique, fort joli, fut élevé sur les dessins de Fontana; Innocent X, en 1650, mit la grande nef dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, d'après les dessins du Borromini, cet architecte baroque. En creusant les fondations, on reconnut que ce lieu n'était pas compris dans l'enceinte de Servius Tullius.

Clément XI embellit cette basilique; et enfin Clément XII fit élever la façade, fort admirée de son temps (1730), et qui nous semble assez mauvaise. Ce pape avait de l'argent; on lui proposa de faire le quai du Tibre, de la porte du Peuple au pont Saint-Ange; il aimait mieux embellir sa cathédrale.

La façade principale a cinq balcons; c'est de celui du milieu que le pape donne la bénédiction. Quatre colonnes et six pilastres d'ordre composite forment cette façade; elle est couronnée par onze statues que l'on aperçoit fort bien des loges de Raphaël, au Vatican, à trois quarts de lieue d'ici; c'est la plus grande longueur de la Rome habitée.

On a placé dans le portique inférieur une mauvaise statue de Constantin, enterrée par suite des désastres que Rome éprouva depuis cet empereur, et que l'on a retrouvée dans ses Thermes, au mont Quirinal. La grande porte de bronze fut enlevée à l'église de Saint-Adrien, dans le Forum, et transportée ici par ordre d'Alexandre VII. C'est l'unique exemple qui nous reste des portes *quadri-fores* des anciens.

En entrant dans cette basilique réellement fort grande, on remarque qu'elle est divisée en cinq nefs séparées par quatre files de pilastres; ces pilastres cachent les colonnes qui existaient avant le Borromini. Ils sont cannelés et d'ordre composite. Au milieu de chacun des pilastres de la grande nef, il y a une niche ridicule, garnie d'une statue colossale plus ridicule

encore. Ces niches sont ornées chacune de deux jolies colonnes de vert antique. Les statues, qui ont quatorze pieds cinq pouces de proportion, représentent les Apôtres; les sculpteurs sont: Rusconi, Legros, Ottoni, Maratti. Les moins mauvaises statues sont celles de *Saint Pierre* et de *Saint Paul*, par Monnot; au-dessus il y a des bas-reliefs en stuc, et, plus haut, des tableaux de forme ovale, par les meilleurs peintres du temps: André Proccacini, Benefial et Conca, qui ont représenté Daniel, Jonas, Jérémie et les autres prophètes. Il valait mieux sans doute placer ici des copies des prophètes sublimes que Michel-Ange a peints à la Sixtine; mais en Italie on veut toujours du neuf, et l'on a raison: c'est ainsi que les arts sont maintenus vivants.

Après Racine et Voltaire, la tragédie française ne fût pas tombée où nous la voyons si chaque année, à quatre époques déterminées, les comédiens avaient été tenus de donner une tragédie nouvelle.

C'est à Saint-Jean-de-Latran que l'on voit la dernière belle chapelle qu'ait produite la religion chrétienne, telle qu'on l'entend depuis le concile de Trente. Il ne faut pas espérer de trouver ici la simplicité touchante des premiers siècles du christianisme, ni la terreur de Michel-Ange. La chapelle Corsini est la première à gauche en entrant; c'est une des plus riches de Rome; elle me semble plus jolie et moins belle que les chapelles de Sainte-Marie-Majeure. Placée à Paris, à Saint-Philippe-du-Roule, elle nous rendrait fous d'admiration. Cette chapelle fut élevée par ordre de Clément XII, Corsini (1735), sur les dessins de Galilei, architecte florentin, qui la décora d'un ordre corinthien et la couvrit en entier de marbres précieux.

Il faut se faire ouvrir la jolie grille qui la sépare de l'église; une mosaïque copiée du Guide vaut la peine d'être vue de

près; elle représente saint André Corsini; l'original est au palais Barberin. Le tombeau à gauche en entrant est celui de Clément XII, qui s'est fait placer dans cette belle urne de porphyre qui était abandonnée sous le portique du Panthéon, d'où l'on a conclu, avec la logique ordinaire des savants antiquaires, qu'elle avait renfermé les cendres de Marcus Agrippa.

Le monument à droite est celui du cardinal Neri Corsini, oncle du pape. On voit ici plusieurs statues et bas-reliefs qui montrent l'état déplorable où les arts étaient tombés à Rome pendant le siècle qui sépare la mort du Bernin de l'apparition de Canova (1680-1780).

La coupole est enjolivée de stucs et autres ornements dorés; le pavé de marbre est charmant; enfin rien ne manque à cette chapelle que le génie dans les artistes; je n'y vois de beau que l'urne antique.

La chapelle ovale qui vient après est celle des Santori; le *Christ* de marbre est d'Étienne Maderne. On voit le tombeau du cardinal Casanatta; c'est ce bon cardinal qui laissa sa bibliothèque au public et en confia la garde aux inquisiteurs (les dominicains de la Minerva). La statue de son tombeau est du célèbre M. Legros, comme on dit à Rome.

On remarque dans la grande nef le tombeau en bronze de Martin V, et, dans la nef à droite, le portrait de Boniface VIII, que l'on croit du Giotto et qui me semble fort bien. Ce pape est représenté entre deux cardinaux, publiant sur le balcon de l'église le premier jubilé de l'année sainte, en 1300. Le grand autel est surmonté d'un ornement gothique. Là, parmi les reliques les plus célèbres, on conserve les têtes des apôtres saint Pierre et saint Paul <sup>1</sup>. Au fond de l'église, on voit des

<sup>1</sup> Voir l'excellent voyage de Misson; c'est un Lyonnais protestant

mosaïques fort anciennes, puisqu'elles remontent au temps de Nicolas IV.

Il y a dans la croisée à gauche un bel autel du Saint-Sacrement, remarquable surtout à cause de quatre colonnes de bronze doré, cannelées et d'ordre composite; on dit qu'elles ont appartenu au temple de Jupiter Capitolin, et qu'elles furent faites par Auguste avec le bronze des éperons des vaisseaux égyptiens, on voit autour de l'autel des statues de marbre. L'*Ascension* au-dessus fut peinte par le chevalier d'Arpin, qui a son tombeau ici près, vis-à-vis celui d'André Sacchi, autre médiocrité.

Les quatre docteurs de l'église sont de César Nabbia. L'orgue est très-beau, et soutenu par deux magnifiques colonnes cannelées de jaune antique. En sortant par la porte du nord, à l'extrémité de la nef de droite, on passe devant la statue de Henri IV, qui a l'air tout mélancolique de se voir en un tel lieu. Vous savez que le roi de France est chanoine de Saint-Jean-de-Latran; son ambassadeur ne manque pas de venir ici tous les ans, le jour de Sainte-Luce, je crois; sa voiture est accompagnée de plusieurs autres et marche au petit pas. A cette occasion tous les Français sont convoqués. M. le duc de Laval mettait beaucoup de grâce et de simplicité dans ces sortes de cérémonies.

Le peuple romain, fort moqueur, prétend qu'en 1796 c'était la république française, une et indivisible, qui était chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Ces *fonctions*, ridicules aujourd'hui, faisaient l'occupation du beau monde de Rome au dix-septième siècle, quand l'Espagne était riche. Les Espagnols et

qui voyageait en 1680 et prend au sérieux les miracles et les reliques. On trouve dans son livre le caractère exact et la logique impitoyable des savants du dix-septième siècle. Là est le bon sens.

les Romains eux-mêmes y portaient beaucoup de sérieux et de magnificence. Qu'est-ce qu'un grand seigneur sans les dorures, les coureurs, les voitures, le faste et toute cette magnificence ruineuse qui lui vaut le respect de son voisin? Il n'y a plus de grands seigneurs qu'en Angleterre; mais ils sont sérieux, sournois, et surtout moins galants que les seigneurs romains du dix-septième siècle.

Le chemin qui mène de Saint-Jean-de-Latran à Sainte-Marie-Majeure est en ligne droite : sa position élevée fait qu'il n'y a jamais de boue; il n'est point à la mode; enfin il réunit toutes les conditions pour offrir une promenade charmante au galop. On loue à Rome de fort bons petits chevaux très-malins.

Avant de monter à cheval, nous avons jeté un coup d'œil sur la Scala Santa, formée par vingt-huit marches de marbre blanc, c'est le propre escalier de la maison de Pilate à Jérusalem; Jésus-Christ l'a monté et descendu plusieurs fois. On y voit toujours des fidèles qui montent sur leurs genoux. Sixte-Quint fit placer sur la plate-forme de cet escalier la chapelle domestique des papes, qui était auparavant au palais de Saint-Jean-de-Latran. On trouve sur la façade latérale du petit bâtiment de la Scala Santa, vers la route de Naples, une mosaïque célèbre qui remonte à saint Léon III. J'avoue que je n'y vois rien que de médiocre; en revanche, la vue dont on jouit de ce lieu est admirable. C'est un paysage du Poussin : une campagne magnifique et sérieuse, ornée de ces ruines grandioses que l'on ne rencontre que dans les environs de Rome.

On se reprocherait de quitter Saint-Jean-de-Latran sans jeter un coup d'œil sur l'obélisque; c'est le plus grand qu'on connaisse, il a quatre-vingt-dix-neuf pieds sans la base et le piédestal. Theutmosis, roi d'Égypte, le dédia au soleil dans

cette ville de Thèbes, au sujet de laquelle les savants nous font de si beaux contes.

Constantin avait fait embarquer cet obélisque sur le Nil; son fils Constance le fit transporter d'Alexandrie à Rome. Les Égyptiens possédaient l'art de transporter des fardeaux énormes et de creuser d'immenses temples dans les rochers; c'est là tout leur mérite, mérite d'esclaves.

Le palais de Latran ayant été détruit par un incendie, Sixte-Quint le fit rebâtir. Fontana fut l'architecte; il plaça ici ce bel obélisque, qui, brisé en trois morceaux, gisait enterré au milieu du grand cirque. Ammien Marcellin parle de cet obélisque, dont la croix est à cent quarante-trois pieds de terre; il eût mieux valu le relever à la place où Constance l'avait mis. Cette dernière façon de restaurer les monuments antiques deviendra de mode quand la génération, née vers 1800, parviendra aux affaires.

Je n'écris aucun nom. Sous aucun prétexte un voyageur ne doit conserver écrit le nom d'un Italien; on peut fabriquer des noms d'après le trait marquant du caractère. Voudra-t-on me pardonner un détail bien minutieux? Si l'on porte à Rome le présent volume, je conseille d'en arracher le titre; il faut le mettre dans sa poche à Ponte Centino, frontière de Toscane, et en approchant de la Douane de Rome, près la Porta del Popolo. A Naples, j'ai vu confisquer deux volumes de Tite-Live appartenant au cabinet littéraire de M. Perro, rue San-Giacomo, et qu'un Anglais avait portés à Ischia.

Nous sommes entrés dans le Baptistère de Constantin, à quelques pas de la façade latérale de Saint-Jean; c'est une petite église octogone qu'on attribue à Constantin (524). L'histoire du baptême de Constantin à Rome, treize ans avant sa mort, est un conte fabriqué dans le huitième siècle pour servir de motif à la donation de Rome. Ce grand général ména-

gea le triomphe du christianisme avec beaucoup de prudence, et ne fut probablement baptisé qu'au moment de sa mort, en 337. On vous dira à Rome que c'est ici que saint Sylvestre osa donner l'absolution à cet homme couvert de crimes. On descend par trois degrés aux fonts baptismaux, formés par une belle urne de basalte. On voit ici deux bas-reliefs représentant le baptême du *juste* par excellence et celui de Constantin; on soupire malgré soi à ce rapprochement.

Au-dessus d'une sorte de bonbonnière formée de colonnes placées les unes sur les autres, on remarque huit petits tableaux de Sacchi : ce sont des sujets pris dans la vie de saint Jean-Baptiste; il y a sur le mur intérieur une fresque du Maratte.

La chapelle voisine, dédiée à saint Jean-Baptiste, fut, dit-on, une chambre de repos de Constantin. Examinez la statue sur l'autel, elle est de Donatello. Aimez-vous mieux les *Saints-Jean* petits-maitres que tous les deux ans l'on nous fait voir aux expositions du Louvre? Aimez-vous mieux le *Saint Jean* colossal de M. le chevalier Torwaldsen? Une autre statue de bronze de saint Jean l'Évangéliste est de Jean-Baptiste della Porta (1598).

Au total, Saint-Jean-de-Latran n'a pas grand mérite sous le rapport du *beau*. Tel a été notre avis unanime après sept heures d'examen.

En galopant vers Sainte-Marie-Majeure, remarquez sur la droite une partie du mont Esquilin; là étaient les jardins somptueux de Mécène et les petites maisons de Propertius, de Virgile et d'Horace. Ce lieu est charmant et devait être fort sain.

À Paris, nous n'avons pas de fièvre intermittente; mais, peut-être à cause de l'odeur de boue, l'air est *affaiblissant* et rend imbécile dès l'âge de soixante ans. Sans doute il y a

d'honorables exceptions; mais comparez deux hommes de soixante ans, dont l'un a vécu à Paris et l'autre à Dijon ou Grenoble.

Un beau climat est le trésor du pauvre qui a de l'âme. Quel bonheur pour les artistes pauvres, tels que Horace, Virgile et Propertius, quand la capitale de la civilisation du monde est bien située! Figurez-vous Paris placé par le hasard à Montpellier ou à la Voulte, près de Lyon. Toute la partie tendre des arts est impossible, ou du moins *stentata*, sous un climat où, trois fois par jour, les nerfs sont *montés* d'une façon différente. Je compare les nerfs aux cordes d'une harpe. Que va dire Platon et son école?

En nous rapprochant de la place de Sainte-Marie-Majeure, nous avons remarqué une magnifique colonne cannelée, de marbre de Paros et d'ordre corinthien. Elle était dans cet immense bâtiment donnant sur le Forum, dont il ne reste plus que trois voûtes, qui, au moyen âge, furent des chapelles, et qu'on appelle pour le moment la Basilique de Constantin. Paul V fit enlever cette colonne en 1624; et son architecte, Charles Maderne, auteur de la façade de Saint-Pierre, la plaça ici, vis-à-vis la façade de Sainte-Marie-Majeure; même dans ce petit ouvrage, le Maderne trouva l'art de ne pas plaire à l'œil. Cette superbe colonne, haute de cinquante-huit pieds et d'un diamètre de cinq pieds huit pouces, est surmontée d'une statue de la Madone *col Bambino*. La tête de la Madone est à cent trente pieds du sol; plusieurs fois la foudre a eu l'insolence de la frapper. De pauvres blanchisseuses lavent leur linge dans la fontaine qui est au pied de cette colonne; ces oppositions plaisent à certaines âmes et les font rêver. Le vulgaire n'y voit rien que de commun.